

***La vie d'hôtel en automne* de Donald Alarie (Éd. Pierre Tisseyre)**

Jacques Bélisle

Numéro 30, été 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39906ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

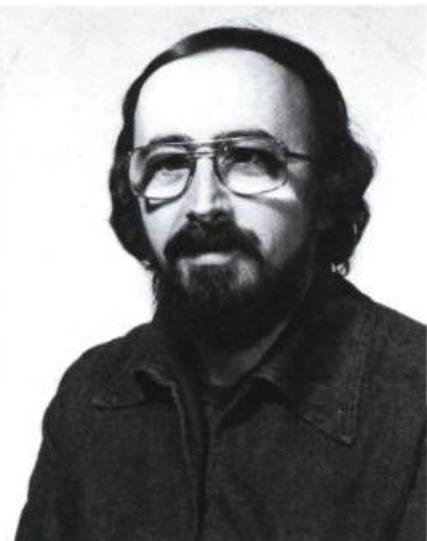
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélisle, J. (1983). Compte rendu de [*La vie d'hôtel en automne* de Donald Alarie (Éd. Pierre Tisseyre)]. *Lettres québécoises*, (30), 78–78.

LA VIE D'HÔTEL EN AUTOMNE

de Donald Alarie
(Éd. Pierre Tisseyre)



Tout roman policier renferme une foule de caractéristiques, de détails de toute sorte qui dépeignent, plus ou moins directement selon les cas, les fluctuations sociales. Le *fair-play* du roman-problème d'origine anglo-saxonne et les méthodes de son justicier au-dessus de tout soupçon valorisent, a-t-on pu écrire, un pouvoir judiciaire respectueux des libertés individuelles et du principe d'égalité devant la loi¹. Dans le roman noir américain qui lui succède — autres temps, autres moeurs — cette égalité devant la loi n'est plus tout à fait la même et les malfaiteurs, en bandes, y tuent et y volent pour vivre ou survivre. Dans l'espèce apparue aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, le roman suspense, l'individu cette fois est laissé à lui-même et ne sait plus trouver au sein du groupe social la sécurité ou l'équilibre moral ou psychologique qu'il cherche (i.e. *Chère voisine*, de Christine Brouillet). En ce sens, tout roman policier ne questionne-t-il pas intensément les structures de la société et l'enquête policière elle-même n'est-elle pas, de plus en plus aujourd'hui, qu'un simple prétexte à une quête plus fondamentale, de nature philosophique?

C'est sur un questionnement de cet ordre, de toute évidence, que prend appui *La Vie d'hôtel en au-*

tomne de Donald Alarie, paru récemment aux éditions du Cercle du Livre de France². La fiction «policrière» à laquelle nous convie l'auteur, qui s'est déjà fait remarquer avec *Jérôme et les mots* (Prix Jean-Béraud-Molson, 1980), *La Visiteuse*, *Le dragon blessé* (nouvelles, en collaboration avec Claude R. Blouin, 1979) et *La Rétrospection* (Prix littéraire Gibson, 1978), réserve certains rebondissements qui font de ce récit bien autre chose qu'une simple intrigue policière, au sens classique du terme. Les héros ici ne sont ni policiers ni criminels. Ils se confondent avec le commun des mortels, avec l'honnête citoyen. Mais il s'agit d'honnêtes citoyens qui ont décidé de jeter le masque du rôle social conformiste. Ils sont deux; l'un, Jean-François, père de famille et employé modèle pour la même compagnie depuis vingt ans, disparaîtra purement et simplement, sans crier gare, refusant un monde où toute réaction à la mort lente n'est plus à la mode; l'autre, le narrateur, un ami de longue date, partira à sa recherche, non pas pour le ramener, mais pour refaire le même trajet et connaître celui qu'il regrettera de ne pas avoir pris au sérieux dans ses grands discours de taverne. Cette quête de l'autre constitue l'intrigue principale, cependant que se déroule, en arrière-fond, l'enquête de la police pour retrouver ces deux «évadés de la nuit».

Le passage suivant fait donc office de résumé fidèle:

Nous ne sommes pas dans un vrai roman policier. Jean-François n'est pas un disparu comme les autres. Il a laissé des traces à la fois trop voyantes et pas assez. C'est à moi qu'il a lancé l'invitation sans le dire à haute voix. Et je n'ai pas la carrure (ni la pipe) de Maigret. Je mène une enquête marginale à propos d'une disparition particulière.³

L'invitation dont il est question dans ce passage, c'est la Volvo jaune citron de Jean-François, garée un beau matin, un an après la disparition de ce dernier, devant l'appartement du narrateur. Quant aux traces «à la fois trop voyantes et pas assez», elles prennent la forme d'une partie du journal du disparu déposée dans le coffre à gants et faisant allusion à un hôtel quelconque où a séjourné Jean-François et où se rendra à son tour le narrateur. Cette vie d'hôtel en automne, en octobre plus précisément, dans un «pays incertain» où l'on donne au grand fleuve qui le traverse le nom de «mer»,

conduira effectivement le narrateur vers l'objet de sa quête. Mais celui que le journal, l'absence et les péripéties auront fait découvrir comme un être exceptionnel, comme une sorte d'envers du héros des «nouvelles de six heures», ne sera plus que l'ombre de lui-même et le retrouver ce sera en quelque sorte l'éloigner davantage; tant il vrai, semble-t-il, que nous sommes devenus insaisissables et imprévisibles. C'est pourquoi la quête du narrateur ne s'arrêtera pas avec la fin de son séjour à l'hôtel de la Baie.

Ce court récit (trop court?) jette incontestablement, dans le sillage du roman de Christine Brouillet, les bases de ce que pourrait devenir le suspense au Québec, une espèce de thriller philosophico-social des plus intéressants. □

Jacques Bélisle

1. Voir par exemple Jean-Jacques Tourteau, *D'Arsène Lupin à San-Antonio, le roman policier français de 1900 à 1970*, France, Mame, 1970, 326 pages.
2. Donald Alarie, *La Vie d'hôtel en automne*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1983, 169 pages.
3. *Ibid.*, p. 70.

